

Prezzo di Associazione

Udine o Stato: anno . . .	L. 20
id. semestre . . .	11
id. trimestre . . .	6
id. mese . . .	2
Estero: anno . . .	L. 32
id. semestre . . .	17
id. trimestre . . .	9

Le associazioni non disdette si intendono rinnovate.  
Una copia in tutto il regno centesimi 5.

# Il Cittadino Italiano

GIORNALE RELIGIOSO - POLITICO - SCIENTIFICO - COMMERCIALE

Prezzo per le inserzioni

Nel corpo del giornale per ogni riga e spazio di riga cent. 50. — In terza pagina, dopo la firma del percettore, cent. 20. — In quarta pagina, cent. 10.  
Per gli avvisi ripetuti si fanno ribassi di prezzo.

Si pubblicano tutti i giorni tranne i festivi. — I manoscritti non si restituiscono. — Lettore e pigli non affrancati si compiono.

Le associazioni e le inserzioni si ricevono esclusivamente all'ufficio del giornale, in via Gorghi n. 28, Udine.

## Il papa agli operai francesi

La scorsa domenica, come abbiamo annunciato, il pellegrinaggio delle associazioni operaie di Francia venne ricevuto in udienza solenne dal S. Padre.

Già da tempo avrebbe dovuto venire a Roma questo pellegrinaggio promosso da sua Em. il card. Langénieux arcivescovo di Reims, ma se ne dovette differire l'effettuazione in causa delle condizioni sanitarie d'Italia e conseguenti misure precauzionali. Agli operai poi sono aggiunti anche molti signori e dame, oltre agli assistenti ecclesiastici delle varie associazioni; in tutto sono oltre 1800 pellegrini, divisi in 21 gruppi corrispondenti alle varie provincie della Francia dove fioriscono le associazioni cattoliche.

La solenne udienza pontificia ebbe luogo circa un quarto d'ora dopo il mezzogiorno nella gran sala ducale all'opera preparata. All'apparire di sua Santità, tutti genuflessero, ed si levarono finché il S. Padre non si fu assiso in troppo circondato dalla sua nobile anticamera.

L'Em. Langénieux, presidente del comitato che promosse il pellegrinaggio, con belle parole presentò al S. Padre gli operai pellegrini esprimendo i sensi di loro devozione e gratitudine; quindi il dep. co. De Mun lesse a chiara voce e con nobile espressione un affettuoso indirizzo, nel quale, e per gli operai ivi presenti e per i loro fratelli lontani chiedeva l'apostolica benedizione apportatrice di tutti quei doni che sono necessari « per proteggere sotto la tutela della religione gli interessi del lavoro e la moralità degli operai. »

Sua Santità, dopo essersi degnata di ammettere al bacio del sacro piede e della destra il signor De Mun, che ebbe l'onore di presentarle, ricamato legata, una copia degli statuti delle società, levatasi in piedi, pronunciò questo nobilissimo discorso, che riportiamo nella sua originale integrità.

Grande est la joie que Nous éprouvons, très-chers fils, en vous voyant réunis si nombreux autour de Nous en ce moment. Nous savons, en effet, quel excellent esprit vous anime tous, et quelle généreuse pensée a présidé à l'organisation de ce pieux pèlerinage des Associations ouvrières à Rome. Foulant aux pieds tout respect humain et méprisant les railleries des méchants, vous êtes partis de tous les points de la France, sous la conduite de ces nobles hommes, vos fidèles conseillers et vos vrais amis, et vous êtes venus ici, en votre nom et au nom de vos compagnons, d'ateliers, implorer la bénédiction du Vicaire de Jésus-Christ, visiter les basiliques et les sanctuaires de la ville éternelle, et y prier pour vous, pour votre patrie, et pour tous ceux qui vous sont chers.

Nous vous félicitons, chers fils, de cet acte de foi public et de cette solennelle affirmation de vos sentiments religieux. — Nous vous félicitons, en particulier, de la part que vous prenez, comme Nous le disais à l'instant votre éloquent interprète, à l'oeuvre de la régénération chrétienne pour le monde du travail manuel. — C'est dans cette régénération et dans ce retour aux principes chrétiens et aux enseignements de l'Eglise catholique et de son Chef, que réside uniquement la solution des questions sociales qui vous touchent de si près. Toujours et en tous les temps, il Nous plaît

de le redire ici, l'Eglise s'est préoccupée avec un soin jaloux du sort des classes pauvres et ouvrières. Elle a, par la prédication des doctrines, dont elle est la fidèle dépositaire, ennobli le travail, en l'élevant à la hauteur de la dignité et de la liberté humaine; elle l'a rendu méritoire devant Dieu, en apprenant à l'ouvrier à se sanctifier par des vœux surnaturels, et à supporter avec résignation et en esprit de pénitence les privations et les fatigues qu'il lui impose. — L'Eglise, d'autre part, a toujours rappelé aux riches et aux puissants l'obligation qui leur incombe de secourir leurs frères de condition plus humble, et de respecter en eux le caractère d'hommes et de chrétiens. Alors que sa parole était mieux écoutée et obéie par les peuples, que sa liberté d'action était moins entravée et pouvait disposer de ressources plus considérables, l'Eglise venait en aide aux pauvres et aux travailleurs non seulement par les largesses de sa charité, mais en créant et encourageant ces grandes institutions corporatives, qui ont si puissamment contribué au progrès des arts et métiers, et procuré aux ouvriers exemples une plus grande somme d'aide et de bien être. Et cet esprit de maternelle sollicitude l'Eglise l'avait fait entrer dans les moeurs des peuples, dans les statuts et règlements des cités, dans les ordonnances et les lois des pouvoirs publics.

Sans doute, l'intervention et l'action de ces pouvoirs ne sont pas d'une indispensable nécessité, quand dans les conditions qui régissent le travail et l'exercice de l'industrie, il ne se rencontre rien qui offense la moralité, la justice, la dignité humaine, la vie domestique de l'ouvrier; mais quand l'un ou l'autre de ces biens se trouve menacé ou compromis, les pouvoirs publics, en intervenant comme il convient et dans une juste mesure, forment oeuvre de salut social; car à eux il appartient de protéger et de sauvegarder les vrais intérêts des citoyens leurs subordonnés.

Au reste ce que l'Eglise enseignait et opérât autrefois, elle le proclame et cherche à le réaliser encore aujourd'hui. Mais hélas! au lieu de seconder son action bienfaisante, on s'obstine à la contrarier énergiquement et avec tenacité, et voilà pourquoi les mêmes résultats ne viennent plus couronner ses efforts. — Elle n'en continuera pas moins à s'occuper de vous, chers fils, de vos véritables intérêts et de vos légitimes revendications. Nous-même, dès le début de Notre Pontificat, Nous avons pensé à vous, quand Nous rappellâmes aux peuples les principes fondamentaux de l'ordre social. Nous avons suivi, depuis, avec attention les travaux des Congrès tenus successivement en France, en Italie, en Allemagne et, dans ces derniers jours en Belgique et en Suisse; et Nous ne cessons de faire, pour l'amélioration de votre sort, tout ce que Notre charge et Notre coeur de Père pourront Nous suggérer.

En attendant, chers fils, ne vous laissez pas séduire par les fallacieuses promesses des apôtres de l'impiété et du mensonge. Ils viendront à vous avec des dehors trompeurs et s'efforceront par leurs flatteries de vous soustraire à l'Eglise et à la pratique de vos devoirs religieux. Ils essaieront de vous entraîner dans leurs conventicules secrets et vous exciteront à recourir aux moyens violents pour améliorer votre sort au détriment de toute la société. Tenez-vous en garde contre eux et fermez

l'oreille à leurs malicieuses insinuations. Les écouter et les suivre serait vous préparer des déceptions bien amères, et marcher à votre perte.

Restez au contraire, chers fils, fidèles à Dieu et à son Eglise. Conservez et gravez dans vos coeurs les salutaires enseignements de la foi et de la morale chrétienne. Que ces enseignements et ces doctrines vous servent de règle dans tous les actes de votre vie, et vous y trouverez aux heures des tribulations et des souffrances un encouragement, une force, et une consolation avec la perspective des biens de la vie future en récompense.

Et maintenant, comme gage de ces célestes faveurs et en témoignage de Notre singulière affection, recevez, chers fils, la bénédiction Apostolique. Que cette bénédiction, que Nous vous accordons de tout coeur à tous ici présents, se répande sur vos parents, sur vos familles et vos amis; qu'elle se répande sur toutes les corporations ouvrières de la France, sur leurs chefs, et leurs bienfaiteurs, et particulièrement sur l'oeuvre des cercles catholiques d'ouvriers; qu'elle se répande sur la France tout entière.

Finito ch'ebbe di parlare ai pellegrini commossi, Sua Santità, assisati nuovamente in trono, ammise al bacio del piede e della destra i vicepresidenti sig. Leone Harmel e sig. conte de Villechaise e i vari capi gruppi del pellegrinaggio, presentati dal De Mun, rivolgendolo a ciascuno con sovrana degnazione ed affabilità la parola, e benedicendo le rispettive opere e società cattoliche di Francia.

Innanzi, poi, di dipartirsi dai suoi diletti figli operai il S. Padre si degnò di annunziar loro che li avrebbe ricevuti per gruppi in separate udienze, ed impartì nuovamente a tutti l'apostolica benedizione.

L'Emo Langénieux fece, quindi, noto che oggi lunedì o domani martedì, al mattino, il Santo Padre riceverà in due gruppi gli operai, mercoledì le Dame, i sacerdoti e gli altri pellegrini.

Terminata l'udienza, che lasciò in tutti la più grata impressione e per lo nobili parole di Sua Santità, e per il dignitoso corteggio dei pellegrini, questi furono invitati a visitare i musei e le gallerie del palazzo Vaticano.

## IL DISCORSO DEL S. PADRE

Il pellegrinaggio degli operai francesi a Roma, per confessione degli organi liberali stessi, è riuscito imponente. Per quanto da una certa stampa si sia cercato di impicciolire l'importanza di questa dimostrazione d'affetto al pontefice, non si vorrà negare che non sono poi cosa da nulla mille quattrocento operai, cento capi-fabbrica, senza contare i trecento assistenti ecclesiastici, con alla testa il conte de Mun, e quel grande industriale che è il signor Harmel, il quale poté far risorgere a nuova vita i paesi in cui si trovano i suoi opifici, e dove il guasto morale era grande assai, scrivendo poi un libro importantissimo *l'histoire d'une congrégation chrétienne*.

Il *Carriere della sera* seppe direi che i pellegrini sono discesi alla stazione con ordine mirabile, mentre l'*Osservatore romano* e la *Voce della verità* hanno parole di lode per il buon ordine che la questura seppe mantenere. Non mancò anche in questo caso, è vero, la stonatura, che fu offerta da quello stupido foglio che è il

*Capitan Fracassa*. Il giornale, volendo forse offrire una prova di spirito non comune stampò un villano epigramma, all'indirizzo dei pellegrini; ma è il raglio dell'asino, precisamente come quello della *Provincia di Brescia* la quale annunciava ai suoi lettori che la « maggior parte dei pellegrini ha l'aspetto di pezzoni ».

Ma il fatto più importante nel pellegrinaggio degli operai francesi è senza dubbio il discorso del S. Padre, discorso ispirato ai più nobili sensi e tutto affettuoso premura per le classi più umili della società. Un nostro grande onanone, pubblicista di vecchia data, il quale ora possiede bene di aprire cattedra di scienza giornalistica, osservava, giorni sono, che ora i cattolici — i temporalisti, i settari, come dice esso — pretendono valersi delle istituzioni moderne di beneficenza per acquistare predominio sopra il popolo. Oggi una parola di tanta autorità viene a confutare quella osservazione priva di buon senso e a dichiarare che fu dai suoi primordii la Chiesa quale affettuosa madre pensava agli infelici e ai diseredati. « La Chiesa — così disse il S. Padre — ha sempre ricordato ai ricchi e ai potenti l'obbligo che loro incombe di soccorrere i lor fratelli di più umile condizione e di rispettarli in essi il carattere d'uomini o di cristiani. Quando la sua parola era più ascoltata e obbedita dai popoli, quando la sua libertà d'azione era meno incappata, e poteva disporre di mezzi considerevoli, la Chiesa veniva in aiuto ai poveri e ai lavoratori, non solo colla larghezza della sua carità, ma creando ed incoraggiando quelle grandi istituzioni cooperative che contribuirono tanto potentemente al progresso delle arti e dei mestieri e han procurato agli operai stessi una somma più grande di agiatezza o di benessere. E la Chiesa avea fatto entrare questo spirito di materna sollecitudine nei costumi dei popoli, negli statuti e nei regolamenti delle città, nelle ordinanze e nelle leggi dei pubblici poteri. Noi non sappiamo se il nostro organo moderato sarà disposto a tener conto di queste autorevoli parole, o pure se continuerà a dire che, quanto ad istituzioni di beneficenza, sono i cattolici che vanno a scuola dai liberali. Ogni imparzialità sarà tuttavia costretto a riconoscere come sia assolutamente vero quanto affermò nel suo discorso il S. Padre.

Un giornale di Roma, pur moderato, ma che non crede necessario di far sempre sacrifici della verità a danno dei cattolici, commenta in tal modo il discorso del pontefice ai pellegrini francesi: « Leone XIII, da che fu assunto al pontificato, si è occupato con cura particolare delle condizioni degli operai e delle loro relazioni coi capitalisti. Sotto il suo alto patrocinio sorsero istituzioni e associazioni indirizzate a beneficio della classe operaia. L'*Opinione* ha poi un periodo che pare fatto a bella posta per il *Giornale di Udine*. « E non neghiamo neppure — dice essa — che la questione sociale abbia sempre richiamato l'attenzione della Chiesa cattolica; a buon conto nel Vangelo, che ha proclamato l'uguaglianza degli uomini, si potrebbero trovare le origini di molte dottrine moderne. »

Intorno alle parole del pontefice circa l'influenza che può esercitare lo stato per rendere migliore le condizioni degli operai, il giornale romano s'esprime così: « Il papa invoca espressamente l'intervento dello stato per migliorare le condizioni degli operai. In massima egli è d'accordo

con tutti quelli che vogliono lo stato forte e previdente, col principe di Bismarck, per esempio, il quale su un altro punto si accorda pure con Leone XIII, vale a dire sull'utilità di ritornare a certe antiche istituzioni da gran tempo scomparse, o che si sono profondamente modificate. Come si vede, il discorso del pontefice, comunque lo si giudichi e qualunque opinione si professi su questi argomenti, merita di esser preso in seria considerazione, come quello che apre il campo ad un'ampia e profonda discussione.

L'Opinione giudiziosamente accenna alla forza che possiede la Chiesa per riuscire nel suo scopo, e che pure da tanti non si vuol riconoscere. « Vero è che la Chiesa per risolvere, o, quanto meno, mitigare la questione sociale, ha un mezzo potente che altri non può adoperare. A coloro che soffrono, essa addita il compenso di una vita futura. Essa chiama in suo soccorso la fede, la quale sostituisce la carità cristiana alla violenza. Anche il principe di Bismarck, in parecchi dei suoi discorsi, ha reso omaggio a questa forza del principio religioso per frenare le passioni e volgare le menti e i cuori alla pazienza e alla rassegnazione. »

Non sappiamo se le parole del S. Padre verranno apprezzate secondo il loro giusto valore, anche da altri fogli, che pur professano ogni giorno di non avere altro merito che l'amore al paese. Questo è certo che il discorso del S. Padre ai pellegrini francesi è importantissimo, e mostra quali sieno i sentimenti che animano il capo supremo della Chiesa.

**Governo e Parlamento**

**Riforme degli studi**

La commissione per il progetto di riforma degli studi secondari, riprenderà domani i lavori.

**Cose agricole**

Il ministero di agricoltura pubblica i rapporti dei prefetti sulle condizioni delle classi agricole del regno.

Nel veneto, tranne la provincia di Belluno, le condizioni dell'agricoltura generalmente sono cattive.

**ITALIA**

**Bari.** — La società della mala-vita — Da parecchio tempo si parlava a Bari di una associazione di malfattori detta della mala-vita. Questa associazione fu svelata alla P. S. da uno stesso della compagnia, che disertava.

Questi, certo Zoth, veniva, in seguito a

**APPENDICE**

**Il piantatore della Martinica**

— Sì; dici bene; ed ogni giorno lasciando il mio ufficio potrò fare una corsa fin qui. — Ma io contavo all'incontro che tu venissi addirittura ad abitar qui. Il tuo Celio ama tanto il giardino e la compagnia di Cirillo e di Mariangela che di meglio non si potrebbe desiderare. Il mio appartamento diverrà il tuo, e Celio prenderà posto in un piccolo salottino attiguo ad una saletta abbastanza spaziosa perchè egli vi possa disporre tutti gli attrezzi di legatoria, toccante mestiere che si avvicina tanto all'arte.

— Sia fatto come tu vuoi: e qual giorno fessi tu per la tua partenza?

— Io approfitterò della prima nave che faccia vela per san Pietro. Ed affinché il cambiamento non sia troppo brusco per miei fanciulli, io ti prego di venire a stabilirti fin da domani nel mio alloggio; d'altra parte, fino al giorno in cui io dovrò abbandonare Parigi, avrò da fare dei preparativi, da dare delle disposizioni ed amo averti presso di me.

— Io verrò qui fin da domani, amico mio.

— Grazie; aveva ragione di contare sopra di te.

— Qual ragione apparente darai tu della tua partenza?

ciò, condannato a morte dalla mala-vita come traditore; ma scampò per miracolo e fece arrestare sei dei picciotti, i quali lo avevano aggredito per fare giustizia.

Il giuri condannava cinque degli accusati ai lavori forzati a vita ed uno a 15 anni della stessa pena.

Parava che tutto fosse finito; invece no. A poco a poco l'idea dell'esistenza dell'associazione diventava talmente gigante che un giornale quotidiano di Bari, il Martello, in una lunga serie di articoli ha fatto d'essa una questione sociale.

**Empoli.** — Per poche frutta. — Un orribile dramma accadde l'altro giorno presso Empoli.

Un certo Trambusti, colono su quel di Capraia, sorprese alcuni individui nei suoi campi che rubavano frutta; egli sparò due fucilate ferendone gravemente uno.

I compagni gli saltarono contro e l'uccisero a colpi di coltello.

**Mestre.** — Investimento di treni. — L'altra sera il treno Venezia-Padova delle ore 9,50 nell'uscire dalla stazione di Mestre fu investito da un treno in manovra.

L'urto fu sì forte da gottar fuori dal binario 5 carri e la macchina.

Fortuna ha voluto che nessuna disgrazia toccasse ai viaggiatori, i quali provarono grande paura.

**Roma.** — La rovina di una casa. — Abbiamo da Roma, 15:

Giorni sono è rovinata la casa in via Armata in cui abita il Grandi, autore della commedia I mafioidi, che per le allusioni a noti personaggi politici levò tanto rumore l'anno scorso.

L'impresa dei lavori del Tevere, che sta costruendo un fognone, aveva avvertito che tutte le case di via Armata dovevano essere agombrate. Invece non se ne fece niente. Anzi, un ingegnere incaricato dal Municipio, di giudicare della solidità di tali case, aveva assicurato che non v'era pericolo di rovina.

Mentre il Grandi, al primo piano, stava a pranzo colla sua famiglia, s'accorse che il soffitto del secondo piano stava per rovinare; senz'altro, tutti fuggirono.

Erano appena scesi in istrada che il soffitto precipitava, come rovinò tutta la parte della casa prospiciente il Tevere.

Accorsero i cittadini, la autorità: fu chiamata sul luogo la truppa, colla quale, si dispose per un cordone con cui tenesse distante la gente dai punti minaccianti nuova rovina.

La famiglia Sfoglià, che abitava il secondo piano, nello sfasciarsi del soffitto, precipitò giù; la signora si ebbe spezzate le gambe; il suo bambino, il quale al momento del disastro poppava, scampò da morte perchè protetto dalla madre che se lo teneva tra le braccia; un altro figliuolo fu trovato; infine, due altri bambini scompar-

vero fra le macerie e furono trovati un'ora dopo malconci.

La bambina Teresina Baracchi, caduta dal primo piano, è salva perchè precipitò col letto, sul quale era sdaiata.

Si contano sei feriti. Fortunatamente, il tetto resistette, altrimenti il disastro sarebbe stato terribile con tanti inquilini.

Si fece sgombrare tosto le case vicine; da una di queste fu visto uscire un uomo trasportando sulle spalle un cadaverino — quello della figliuola, che gli era morta nella giornata.

**ESTERO**

**America.** — Fabbrica che crolla. — Durante la costruzione di una scuola a New-York la fabbrica crollò. Parecchi operai rimasero sepolti. Si rinvennero sei cadaveri.

Quattro uomini gravemente feriti furono trasportati all'ospedale.

Credeasi che ve ne sieno ancora quattordici sotto le macerie.

**Inghilterra.** — Una sommossa a Gibilterra. — Una sommossa scoppiò sabato scorso nella guarnigione inglese residente a Gibilterra, in seguito a dissidio fra i cacciatori irlandesi, che sono cattolici, ed i cacciatori del reggimento del re, che sono protestanti.

Le grida di: — Abbasso gli inglesi! — Abbasso i feniani! — scoppiarono e si finì per venire dalle mani. La zuffa fu sanguinosa; si ebbero una ventina di feriti fra le due parti.

**Spagna.** — Una corona italiana a Cervantes. — Alla cerimonia per deporre le corone del congresso letterario internazionale a piedi della statua di Cervantes, Nunez de Arce depose una magnifica corona per parte della stampa italiana con i colori dell'Italia e della Spagna. Nunez de Arce pronunciò un discorso accolto da grida di Viva l'Italia.

Il ministro d'Italia inviò una lettera al Nunez de Arce quale presidente della società dei letterati di Madrid così concepita:

« Appena il governo italiano seppe che il congresso letterario di Madrid terminerebbe con il coronamento della statua di Cervantes, fui autorizzato dal ministro Crispi a pregarvi di rappresentare l'Italia letteraria, deponendo al piede della statua del principe degli scrittori spagnuoli una corona a nome dell'associazione della stampa dell'Italia. La preghiera fu accolta da voi con premura dimostrante il vostro vivo interesse per l'Italia che conserva di voi cara memoria.

« Vi mando una corona coi colori nazionali dei due paesi rappresentanti non soltanto un emblema di attualità, ma anche la vera prova di sincera amicizia che unisce i due paesi. »

— E perchè non dovrebbe cantare? E' egli forse schiavo? Lo staffile di qualche soprastante gli fa forse i lividori sulla schiena?

— Ma solamente il nero della sua pelle non è una infelicità?

— Vecchie utopie, Miss Emily; Pampy è uno dei negri più belli che io mi abbia mai visto; i suoi occhi brillano come carbenchi, le labbra sembrano un melograno spaccato ed egli sarebbe ben sorpreso se gli diceste che siete addolorata perchè è nero.

In quel momento il negro faceva la cadenza della canzone e lanciò una volata di note tanto rigorose e squillanti che i pappagalli unirono le loro voci al canto del negro e ben tosto fu un pandemonio indescrivibile di note discordanti; Morse si credette in dovere di fare la nota bassa a tutto quel rimescuglio, la gru, accorse saltellante a vedere che cosa accadeva, il carbiatto si appiattò quasi spaventato in un cespuglio, mentre il taton e le tortore si guardavano nel becco atterriti.

Dieci minuti dopo ricomposta ogni cosa in calma, Giuda si accomiatò dall'amico Joubert.

— Addio, Cirillo; addio, Mariangela; disse Celio salutando colla mano, mentre la carrozzella era per varcare il cancello.

— Addio! Addio! arrivederci! Celio e Giuda li a poco scomparvero allo svolto della strada.

Ritornando indietro il signor Joubert trovò Mariangela che discorreva con Giuliana.

**Cose di Casa e Varietà**

**Deputazione provinciale di Udine**

La Deputazione provinciale ha pubblicato il seguente avviso:

A tutto 15 novembre venturo è aperto il concorso ad un posto d'usciero provinciale con lo stipendio annuo di L. 800 pagabili mensilmente in via posticipata oltre a due uniformi che saranno somministrati dalla deputazione provinciale.

Per aspirare a questo posto i concorrenti dovranno prima del termine sopra fissato presentare all'ufficio della deputazione i seguenti documenti:

1. La domanda in carta filigranata di cent. 60 scritta dallo stesso concorrente.
2. Certificato di nascita da cui risulti che ha l'età non inferiore ai 20 né superiore ai 35 anni.
3. Fedine politiche e criminali.
4. Attestato di moralità rilasciato dal proprio sindaco.
5. Certificato medico comprovante una buona fisica costituzione.
6. Certificati di servizi prestati.

Udine 27 ottobre 1887.

Il prefetto presidente  
G. BRUSSI

Il deputato prov. A. Milanese Il segretario Selenico.

**La salute del prefetto di Venezia**

L'altro ieri la deputazione provinciale, seduta stante, pregò il prefetto presidente a chiedere notizie per telegrafo sullo stato del comm. Mussi, che recatosi in Ronato, suo paese natio, vi ammalò gravemente. Quel sindaco rispose col seguente telegramma:

« Stato sanitario comm. Mussi: condizioni cardiache polmonari gravi con sintomi allarmanti. »

**Cucine economiche**

Però che il consiglio comunale di san Vito al Tagliamento voglia occuparsi per istituire una cucina economica.

**Sviamento**

Alle ore 7,45 di sera il carrozzone n. 3 della tramvia uscì dalle rotaie allo svolto di Piazza V. E. Tutti i passeggeri smontarono. Nessun danno.

**Rivista settimanale sui mercati**

Settimana 41. Grani. Martedì nulla causa la pioggia.

Giovedì piazza sufficientemente coperta. Domande limitate dei bisogni locali. Tutto fu venduto, ad eccezione di poco granoturco molle che venne rimaneggiato. Prezzi fermi.

Sabbato per quantità come il precedente mercato. Prezzi in aumento specialmente per la segala ed il frumento ch'ebbero completo smercio.

L'incostanza del tempo ha impedito una

— Avrei da supplicarvi di un favore, Giuliana; disse il signor Joubert.

— Vale a dire che io mi ritiri per non sentire i voti segreti; entrò a dire giocosamente Mariangela.

Joubert si chinò ad abbracciare la figlia e quando essa si scostò dalle braccia del padre si sentì il volto umido di lacrime.

— Perché piangi, papà?

— Va un momento, mia cara, e lasciami un po' con Giuliana.

La fanciulla si allontanò pensierosa. Il signor Joubert discorrendo passo passo si avviò verso un viale e diceva a Giuliana:

— Poco fa ho confidato al mio amico Giuda il doloroso segreto della mia vita. Io dove partire per la Martinica; a tutti dirò che affari premurosi rendono questo mio viaggio necessario, a voi dirò invece che un imperioso dovere mi costringe a partire. Il mio amico Malopra domani verrà a stabilirmi qui; egli sarà capace di dirigere la mia casa, a rappresentarmi durante la mia assenza. Cirillo continuerà sotto il suo prete; Mariangela ha bisogno invece, oltre che di miss Emily, di una confidente più secondo il suo naturale ed ho contato sopra di voi; degnatevi occuparvi di una fanciulla senza madre, cui una nuova sventura renderebbe affatto orfana.

Giuliana non aveva osato di interrompere il signor Joubert, essa era commossa al sentirlo parlare del doloroso segreto della sua vita.

(Continua).



